

Janice Best a fait ses études à l'Université de Strasbourg II où elle a obtenu un Doctorat de IIIe cycle. Elle est actuellement professeur au Département des études françaises de l'Université Acadia en Nouvelle-Ecosse où elle donne des cours de langue et de littérature françaises. Elle se spécialise en la littérature française du XIXe siècle et a publié un livre sur Emile Zola, *Expérimentation et adaptation. Essai sur la méthode naturaliste d'Emile Zola* (Paris: José Corti, 1986).



Rien de plus terrible
que des cris en silence
Deux cris entendus
du bas de l'escalier
Deux cris qui se répètent
le temps de remonter
Deux cris qui déchirent
le doux visage d'un ami
Qui font éclater
les espoirs de toute une vie
Et qui parlent des angoisses
des souffrances
des douleurs
Du fils si ténu
qui tient notre bonheur
Deux cris qui séparent
à jamais nos deux mains
Deux cris qui se perdent
et seront sans lendemain
Deux cris encore et puis
après, un grand silence

A la sortie du théâtre
la foule s'écarta
Sur le trottoir
gisait un vieillard
étendu
ses yeux ouverts
regardaient vers le ciel
se noyaient
sous la pluie fine de décembre
lentement
Une femme enjamba le corps
d'autres
s'attardaient un instant
à le regarder et puis
trop pressés
ils s'en allaient
Et moi, comme eux
au bout d'une minute
d'angoisse, de doute
de chercher un seul regard
qui répondrait au mien
mais il n'y eut
dans la foule
que ces yeux remplis de pluie
Alors moi
comme les autres
enfin je suis partie

Pourquoi lorsqu'on sait
les mots qu'il faut dire
Les mots qu'on attend
qui feraient plaisir
Pourquoi lorsque
ce serait si facile
De décrocher un téléphone
faut-il
Se résigner
à ne pas appeler
Pourquoi rester
devant la porte fermée
Se taire quand les mots
sont déjà formés
Hésiter toujours
avant de parler

Tous les fils de nos vies
possibles, dépassées
s'éloignent comme des pas
sur la neige tracés
parfois un visage
une parole
font resurgir un instant
les choix écartés
les chemins que nous n'avons pas pris
nous pourchassent
comme des fantômes
auxquels on ne croit plus
qui passent
peuplant le présent
des vies mortes de la mémoire
et nous poursuivent
comme nos ombres
sur le trottoir

Un jour j'ai rencontré une amie
Que je n'avais pas vue depuis longtemps
Tiens, lui dis-je, comment vas-tu
Je ne me rappelle plus ce qu'elle a dit
Mais je me souviendrai toujours
De son regard, de ses yeux cernés
De ses poignets tout emmaillottés
Fragiles. Ses yeux qui faisaient le tour
De sa détresse furent la figure même
Du fantôme qui hante mes mauvais rêves
Et je lui ai parlé de moi-même
De mes occupations si brèves
Je mentais, ne la regardais plus
elle a cessé d'un coup de parler
Je ne me souviens plus de comment
On s'est séparé. Ce que je sais
C'est qu'on ne s'est plus jamais revu
Je ne sais ce qu'elle est devenue
Mais je verrai toujours ses poignets
Et la détresse d'un appel mort-né